

Jean-Guy Pilon, poète

Gilles Marcotte

Volume 16, numéro 5-6 (95-96), septembre–décembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1974). Jean-Guy Pilon, poète. *Liberté*, 16(5-6), 54–55.

Jean-Guy Pilon, poète

Ces quatre vers, entre autres, dans Les cloîtres de l'été :

Je te le dis pour l'avenir entre nous
Je te le dis pour le coeur battant du printemps
La lourde mémoire nous poursuit au-delà de nous-mêmes
Il faudra réapprendre les espoirs nécessaires.

Oui, parler pour que le coeur existe, pour que naisse un « entre nous », pour que s'ouvre l'avenir dans l'amitié : c'est là tout le projet du poète qu'est Jean-Guy Pilon, et du directeur de LIBERTÉ. Le directeur, ces dernières années, a peut-être fait oublier un peu le poète. On pense à l'organisateur, à celui qui continue, contre vents et marées, qui tient les comptes, qui accueille et stimule les collaborations. Mais c'est le poète, encore, qui agit là : le poète de l'amitié, de l'« entre nous ». Car LIBERTÉ est avant tout affaire de poètes. Relisez l'oeuvre de Jean-Guy Pilon et vous comprendrez pourquoi la revue est née, s'est maintenue, et manifeste aujourd'hui encore une si étonnante vitalité.

Quand Pilon entre en poésie, au cours des années 50, il n'y entre pas seul. Il y entre avec les poètes qu'il lit, qu'il imite un peu (on ne crée pas si l'on n'a pas imité), qui l'accompagnent : Rina Lasnier, Grandbois, Char, Eluard. Il ne cherche pas l'originalité mais plutôt la voix commune autant que personnelle, un dire qui soit de compagnie. Les mots qui lui viennent sont « les moins profonds, les plus frémissants ». Une poésie de surface, oserais-je dire, à la condition qu'on

entende par là, non pas l'absence de vie intérieure, mais son affleurement au lieu, sur la ligne d'horizon, où s'opèrent les rencontres. A d'autres, qui seront peut-être plus admirés, « les cheveux difficiles » et « le paysage tragique de la lune ». Jean-Guy Pilon se réserve le plus simple, le plus nu langage de la vie, du bonheur, de l'espoir. C'est un langage qui, comme la vie, court (lucidement) le risque de l'usure. Où sont donc, dans cette poésie, les beaux objets qu'on tourne et retourne dans ses mains comme des pierres polies, les objets précieux, achevés, les « morceaux à dire » ? On les cherche en vain — ou plutôt on ne pense pas à les chercher, car on est requis par autre chose, qui est plus précieux peut-être, plus près de notre souffle et de notre cœur, et qui est l'inventaire jamais terminé, admiratif, parfois émerveillé, de nos multiples raisons de vivre. Dans un poème qui s'intitule, précisément, « Inventaire », Jean-Guy Pilon écrit

Les ronces en colliers peuvent bien recouvrir les routes qui nous ouvrent la ville ! Nous apprendrons la patience. Humblement. Nos premiers pas seront assurés et les passerelles hier chancelantes relieront les étrangers et les assiégés.

Parce que tu auras posé entre ma lâcheté latente et la victoire de notre sang ton profil de paroles peu nombreuses, je saurai la stratégie des bêtes et les projets inamovibles de l'arbre libre.

Jean-Guy Pilon, c'est l'infinie patience de la poésie, la poésie faite patience. Avec elle nous attendons le grand jour de la réconciliation — et nous savons que la réconciliation sera toujours à refaire. C'est encore ce que dit le beau titre de l'avant-dernier recueil de Pilon, Saisons pour la continuelle. Durer, fructifier, n'est-ce pas ce qui nous est le plus difficile, à nous Québécois, qui génération après génération ne cessons de bazarder ce que nous avons gagné ? C'est à quoi nous invite, et le poète de L'Homme et le jour, et le directeur de LIBERTÉ.

GILLES MARCOTTE